

femme au désespoir. Un jour, il rencontre DeCelles à Québec, il lui saisit les deux mains et lui dit :

—Tu arrives bien, je m'en allais à bord de la frégate chercher deux officiers français que j'ai invités à dîner.

DeCelles qui connaissait ses imprudences, lui demanda si sa femme était prévenue.

—Bah! répondit Faucher, elle se tirera bien d'affaire, je vais acheter une bouteille de vin en passant.

DeCelles, inquiet, aurait bien voulu s'échapper, mais Faucher ne l'aurait jamais lâché.

Ils se rendent à bord et reviennent avec les deux officiers chez Faucher. Madame Faucher faillit se trouver mal lorsqu'elle apprit que ces messieurs venaient dîner, elle n'avait rien, absolument rien à leur donner.

—Très bien, messieurs, dit Faucher, en s'adressant aux deux officiers, vous ne perdrez rien au change, allons dîner au restaurant.

DeCelles pâlisait et se demandait comment cette aventure allait finir. Faucher le prend à l'écart et lui dit :

—Vite, vite, mon cher, prête-moi \$10, sinon, tu le vois, je suis perdu.

Le bon DeCelles s'exécuta.

—Prêter à Faucher, en pareil cas, dit-il, voulait dire donner, mais je ne regrettais pas mon argent, car jamais dîner ne fut plus gai, plus amusant. Faucher se surpassa; les officiers français étaient en admiration devant sa façon d'entretiens et spirituelle.

Mais je n'entreprendrai pas de raconter toutes ses aventures, ses duels et ses originalités, ce serait trop long, et il appartiendrait à Fréchette ou à Charles Langelier d'en faire le récit. Je veux seulement dire un mot de ce qui m'est personnel.

En 1888, nous fûmes chargés, par la Chambre, Faucher et moi, de représenter la province de Québec à la grande convention canadienne-française de Nashua. Faucher était en extase.

—Te rends-tu compte, dit-il, de l'honneur que l'on nous fait en nous choisissant pour représenter la province de Québec à l'étranger? Nous sommes de véritables ambassa-

deurs... tu n'as pas l'air de réaliser l'importance de notre mission.

Nous avons reçu chacun \$250 pour notre voyage. Le veille de notre départ, il vint me trouver et me dit :

—Mon cher, je ne puis partir si tu ne me prêtes pas \$50...

—Mais qu'as-tu fait, lui dis-je de tes \$250?

—Demande-le à mes créanciers qui me poursuivent partout depuis quelques jours comme des loups affamés... et puis, il me fallait bien m'habiller d'une manière digne de la grande mission qui nous a été confiée.

Je lui prêtai les \$50, et nous partîmes.

Jamais homme ne fut plus heureux, plus gai, plus spirituel durant le voyage, mais en arrivant à Nashua, il fut un peu désappointé, il croyait que toute la ville serait sur pied pour saluer les ambassadeurs de la province de Québec. L'hôtel lui paraît aussi peu digne de si grands personnages, il fallut lui faire comprendre que nous n'étions ni à New-York ni à Boston. Il finit par reprendre sa belle humeur et ses airs de grand seigneur d'Espagne, s'appliqua pendant trois jours à éblouir la population de Nashua et à concilier autant que possible sa dignité d'ambassadeur avec ses instincts de bohème. Il était superbe, lorsque nous sortions dans les rues de Nashua, personne ne saluait avec plus de majesté, et il me disait à tout instant :

—N'oublie pas que nous sommes des ambassadeurs.

Une grande démonstration eut lieu dans le parc principal de Nashua.

On nous y conduisit dans un magnifique carrosse à deux chevaux. Lorsque nous arrivâmes dans le parc, Faucher tout à coup tressaillit et me saisissant le bras, me dit :

—Vite, vite, lève-toi... entends-tu le canon? C'est nous qu'on salue... vingt-et-un coups de canon pour nous!...

Et se dressant de toute sa hauteur et même davantage, il saluait la foule qui l'acclamait.

J'avais l'air de son secrétaire.

Que d'incidents joyeux je pourrais rapporter! Mais ce serait trop long.

La veille de notre départ, il me dit, l'air un peu triste :

—Mon cher, notre mission achevée, dans quelques jours nous serons redevenus des mortels ordinaires, je veux que nous jouissions de nos derniers moments de grandeur en allant prendre un dîner à Boston. J'acceptai non pas dans une certaine inquiétude, et nous partîmes pour Boston. Il me conduisit à un restaurant français de premier ordre. Lorsque le gérant et les garçons du restaurant le virent entrer dans tout l'éclat de sa splendeur, avec la rosette de la Légion d'Honneur à sa boutonnière, ils s'empressèrent autour de lui pour le servir.

—Je désire, dit-il, en s'adressant au propriétaire ou au gérant, dîner ici avec Son Excellence.

Je regardai effaré autour de moi pour voir de qui il pouvait bien parler. Mais il me lança un regard qui me figea.

Deux garçons nous conduisirent dans une des pièces du restaurant, et Faucher dit en s'asseyant :

—Excellence, voici le menu, choisissez...

Et continuant de parler pendant que je parcourais la carte du menu, il dit :

—J'ai eu le bonheur de rencontrer, lorsque je suis sorti seul, ce matin, dans Boston, le général X... que j'avais connu dans la guerre du Mexique. Il se jeta dans mes bras et me dit :

—Mon cher ami, je ne puis oublier que je vous dois la vie. Sans le fameux coup d'épée qui me délivra d'un diable de Mexicain, j'étais un homme mort.....

Et Faucher se mit à raconter la bataille où cet incident mémorable avait eu lieu.

Les garçons, ébahis, l'écoutaient avec admiration et semblaient cloués sur place.

—Eh bien! que faites-vous donc, leur dit Faucher... exécutez donc l'ordre de Son Excellence.

—Pardon, Excellence, dit l'un des garçons, mais c'était si intéressant!...